

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vis où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

VOL. 5. QUEBEC, 20 AVRIL, 1844, No. 19.

Mélanges Littéraires.

LE MANTEAU MAL TAILLÉ.

Suite et fin.

Quand les dames entendirent parler Messire Keux, qui ainsi se moquait d'elles n'y en eut aucune qui n'eût désiré être dans son pays. Le roi les regarda et il en prit pitié. — Ami, dit-il au messager, il me semble que désormais vous pouvez remporter votre manteau, car il est très-mal taillé, à ce que je puis voir, et ne saurait bien aller à nulle dame de ceans. — Jamais ne l'oserai-je reprendre qu'il n'ait été essayé en votre présence, sire, par toutes les dames et demoiselles du palais, répond le messager. Ce que roi promet doit être tenu. — Or donc, répliqua Artus, quoique je l'aie promis, qu'il se tienne ! mais il m'en déplaît.

Les dames et demoiselles furent saisies d'angoisses. Chacune veut faire honneur à sa compagne, en la priant de l'essayer la première sans lui porter envie. La reine voyant Messire Keux, qui ne peut se taire et ne fait que railler, l'appelle et lui dit : — Keux, essayez-le donc à votre femme sans tant caqueter ; nous verrons comment il ira.

Keux le sénéchal, était marié à une des plus belles dames de la suite de Geneviève ; il avait en elle une telle confiance, qu'il la croyait la plus loyale dame du monde entier.

— Avancez-vous, ma mie, dit-il à son épouse ; aujourd'hui sera connue votre grande valeur, et vous serez nommée la fleur des dames. Prenez-moi ce manteau hardiment, et revêtez-le, car je pense qu'il a été fait pour vous seule. Messire Keux, répond la dame, il vaudrait mieux, je m'imagine, que vous le fîtes essayer à ces autres dames que voilà ; il leur semblera peut-être que je veux l'essayer la première, par arrogance et par orgueil, et elles m'en sauront mauvais gré. — Ne vous inquiétez pas, ma mie, continue Messire Keux. Et, sans plus tar-

der, il lui met le manteau sur les épaules. Mais ce vilain manteau se raccourcit tellement par derrière, qu'il ne couvrait pas le jarret, et par-devant il ne venait qu'environ deux doigts au-dessous du genou. — Sainte Marie ! fait Bréhus, que vois-je, messire Keux ? Qu'en dites-vous ? auriez-vous jamais cru ceci ?

Keux le sénéchal ne sait quelle contenance tenir ; chacun en est joyeux ; parce qu'il avait mal-mené les dames. Dès lors il baisse la tête et commence à perdre son caquet. Messire Ydier l'appelle et lui dit : — Keux, mon ami, ce manteau, à mon avis, serait bon à ta femme s'il n'était un peu court ; qu'en sera-t-elle, ou non ? Keux ne répond rien, tandis que sa femme se dépouille avec dépit du malencontreux vêtement, le jette au milieu de la salle et s'enfuit en détestant le manteau et celle qui l'avait envoyé au roi.

Cependant les dames de la cour ne savaient à quel saint se vouer. Messire Lucan, qui était fort aimé d'Artus, lui dit : — Sire, il faut que vous fassiez essayer le manteau à la mie de messire Gauvain, qui est si dévouée et si belle ; véritablement, elle ne doit pas demeurer la dernière.

La mie de messire Gauvain, nommée Génélas, était tendrement chérie du vaillant guerrier, Génélas n'ose refuser. Le manteau lui est offert ; il s'étendit si longuement par-derrière qu'il traînait bien d'un pied et demi ; le pan du côté droit ne lui venait pas au genou, mais le genou gauche était couvert.

Alors je vous assure que messire Keux, qui avait perdu l'usage de la parole, la recouvra en voyant le manteau se défigurer si bizarrement sur la mie de Gauvain. Keux la prend par la main et la mène assise à côté de sa femme. — Demoiselle Génélas, lui dit-il, tenez vous bien près de ma femme ; vous pouvez marcher avec elle.

Le roi Artus, voyant sa cour pleine de ris, ne put s'empêcher de sourire comme les autres, et s'approchant de la mie de messire Yvain, l'un des meilleurs chevaliers de la Table-Ronde : — Mademoiselle, lui dit le roi, ce manteau doit être à vous, car je n'ai jamais ouï dire aucune malice sur votre compte. Le petit Girflet, l'un des mignons du roi, prit la parole et dit : — Sire, vous affirmez pour cette demoiselle ; attendez, s'il vous plaît, que Dieu en ait disposé. Faites-lui mettre vite le manteau sur les épaules, et nous verrons.

Le manteau fut affublé sur la mie d'Yvain, mais ce fut pitié de le voir, tant il était de mauvaise forme, car il traînait pardevant, et ne venait que jusqu'aux reins par-derrière.

— Hélas ! mon Dieu, s'écria Girflet, le petit mignon, voici une terrible tromperie ! La jeune femme, avec colère, arrache ce manteau, et le lance au visage d'un chevalier. — Ne vous courroutez point ma mie, lui dit Keux, le sénéchal, ce sont des fortunes de ce monde. Allez vous asseoir auprès de Génélas et de ma femme ; vous serez guérie. Et sans retard elle s'y dirige piteusement.

— Je doute, s'écria Artus, que ce manteau fasse jamais honneur à aucune dame ni demoiselle de ceans. Ami continua-t-il en s'adressant au messager, n'est-ce pas assez essayé ? Il serait temps que je dinasse. — Sire, vous ne fîtes jamais tort à personne ; ne commencez point par moi, je vous supplie ; tenez votre promesse.

Messire Ydier avait sa mie près de lui, et, persuadé que le monde n'en renfermait pas de moins volage, il lui prend la main et lui dit : — Ma mie, vous savez le grand amour que je vous ai toujours porté, vous savez la confiance que j'ai en vous ; c'est pourquoi je me tiens sûr, comme de la mort, que jamais vous ne m'oubliâtes, ce dont mon cœur se réjouit, car je prévois clairement que le manteau vous sera

de bonne mesure. Je m'ébahis de l'envie qu'auront sur vous les autres demoiselles et du déplaisir que vous ferez aux médisants ; je les verrai cette fois bien marris et confus, ne fût-ce que messire Keux. Allez, ma mie, empoignez moi ce manteau, et revêtez-le hardiment devant tout le monde, pour être proclamée la fleur des dames.

La demoiselle, à moitié entreprise, répondit : — Yvier, mon bon et loyal ami, il me semble que vous ne deviez pas vous hâter si fort ; il faudrait peut-être attendre que le roi commandât. — Non, non, dit messire Yvier, faites ce que je vous dis.

Alors la demoiselle prend tout doucement le manteau et le revêt. Jamais habilement ne lui fut si bien fait par devant, au point que la compagnie, qui était de ce côté, s'imagina qu'elle avait gagné le prix, puis on se tourna pour regarder par derrière, et c'était toute pitié, car, sur ma foi, il ne venait pas, jusqu'aux épaules, la risée commença merveilleusement grande.

— Ah ! mademoiselle, s'écria le petit Girflet, je ne vois nul moyen pour que ce manteau vous soit jamais bon, car on ne le saurait tant tirer par derrière qu'il fût à l'égal du devant.

Keux, le sénéchal, prend la demoiselle par la main et la conduit auprès de celles qui avaient déjà essayé le manteau : — Mes dames, mes dames, leur dit-il, réjouissez-vous ; je vous amène compagnie.

Le messenger, s'apercevant que son manteau ne convenait à aucune des dames et demoiselles présentes, s'approche d'Artus, et lui dit : — Sire, je vous prie, afin que je puisse m'acquitter de mon message, d'envoyer chercher par toutes les chambres de votre palais, s'il n'y a pas encore quelque demoiselle ; j'ai ouï dire que les plus étranges aventures réussissent dans votre maison, et ce serait un grand malheur si j'étais obligé à m'en retourner sans résultat.

— Par mon chef, s'écria Messire Gauvin, il dit vrai, ce messagerr

Girflet se hâte de parcourir toutes les chambres du château ; il ne laisse ni coin ni cabinet sans y faire sa quête. Après avoir long-temps cherché, il trouva une demoiselle étendue sur un lit :

— Mademoiselle, levez-vous, lui dit-il, et venez dans la salle où le roi vous demande. — Messire Girflet, répond la demoiselle, j'obéirais volontiers au roi, mais vous voyez comme je suis ; c'est pourquoi vous devriez me tenir pour excusée. Je ne suis ni habillée ni accoutrée pour me présenter devant la compagnie. — J'attendrai que vous soyez vêtue, répliqua Girflet, je ne puis m'en aller sans vous conduire.

La demoiselle s'habille le plus honnêtement qu'elle peut, et vient dans la salle avec le petit Girflet. Le messenger lui donne le manteau et lui raconte sa vertu.

Soudain voici venir le chevalier ami de la demoiselle, et si vous voulez savoir son nom, apprenez que c'était messire Karados Brise Bras, chevalier brave et hardi, lequel s'approcha de sa dame : — Hélas ! ma mie, lui dit-il, ne revêtez point ce manteau ; j'aime beaucoup mieux être dans le doute que de vous voir assise à côté de Mademoiselle Génelas et de la femme de messire Keux.

— Ami de quoi vous inquiétez-vous ? répondit la jeune femme ; la plus pis aller, vous vous trouverez en compagnie.

Sans hésiter, elle s'affuble très-hardiment du manteau devant toute l'assemblée, qui regardait avec curiosité quelle en serait la fin. Mais le manteau fut de si bonne mesure et devant et derrière, que toutes les couturières du monde ne l'eussent pu mieux tailler pour elle.

Le messager, qui avait l'aventure achevée, s'écrie :— Demoiselle, demoiselle vous devez être bien joyeuse ; car sachiez que j'ai fait essayer ce manteau à près de mille dames, et que pour vous seule il a été bon. Je vous le donne, car il vous appartient de droit.

Impatient d'aller rendre compte à Morgane de son message, l'envoyé prend congé du roi, qui s'assit à table pour dîner. Messire Karados et sa mie s'en allèrent joyeux au possible, ils emportèrent le manteau, et le gardèrent chèrement pendant toute leur vie.

Après leur trépas, il fut mis dans un lieu secret, et personne, excepté moi, dit le trouvère, ne sait où il se trouve. C'est pourquoi je vous avertis, vous, ma cousine, que lorsqu'il vous plaira de l'essayer, il est en ma puissance de vous le faire apporter, soit pour vous, soit pour quelqu'une de vos bonnes amies. Toutefois, si vous croyez qu'on le doive encore laisser là où il est, qu'il y demeure. Quant à moi, je ne veux que ce que vous voulez, car je suis, et je serai tant que je vivrai, votre meilleur ami, et quand même le manteau vous serait un peu court, je ne laisserais pas de vous aimer.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 20 AVRIL, 1844.

COMMENT ON GOUVERNAIT AUTREFOIS.

ET

COMMENT ON GOUVERNE AUJOURD'HUI.

SCÈNE PERPETUELLE.

On défait aujourd'hui ce qu'on avait fait hier.

ET L'ON Y GAGNE

DU TEMS.

Je veux que le mérite, seul des candidats aux emplois et non point des raisons d'influence politique soit mis en balance dans la distribution du patronage public.

SIR C. F. METCALFE,

Les trois mêmes personnages que nous avons introduits à nos lecteurs dans notre dernière feuille sont encore en scène, occupés comme auparavant, l'un à faire courir ses pouces, l'autre à faire semblant de travailler beaucoup ; le troisième à lire une quantité inouïable de journaux de toutes les couleurs. Et ils s'acquittent tous les trois à merveilles de leur emploi respectif vu qu'ils sont magnifiquement payés pour cela. On ne remarque aucun changement dans leur

physionomie, sinon que le visage de Son Excellence s'est allongé de cinq pouces ; mais comme il s'est rétréci de deux pouces et demi de chaque côté cette altération n'offre rien d'inquiétant.

Le manège des pouces, de la plume et des gazettes continue long-tems sans que personne prenne la parole. A la fin contre son ordinaire son Excellence entame la conversation.

Son Excellence. — Eh bien, Daly, vous ne dites rien ce matin ; vous êtes tout penaud, vous me semblez morne et délaît, vous avez l'air plus bête qu'à l'ordinaire.

L'Inutile pousse un assourdissant éclat de rire.

Dominique lance à ce dernier un coup d'œil où se peint une colère concentrée, tandis que sur son visage se lit le sourire officiel qu'y a empreint l'habitude de la courtoisie, ce qui, pour un observateur honnête, constitue une abominable grimace.

Son Excellence. — Vous riez, mon cher *L'Inutile*, il me semble, pourtant que nous n'avons pas grand sujet de nous réjouir. Tout tourne de plus en plus mal depuis quelque tems. Je ne sais à quoi cela tient ; je ne réussis à rien, avec les meilleures intentions du monde. On dirait qu'un mauvais sort me poursuit.

L'Inutile (entre ses dents et tout bas,) C'est le sort qui poursuit me les imbéciles.

Son Excellence. — Ein ?

L'Inutile. — Je dis que c'est dommage car votre Excellence est bien habile.

Son Excellence. — Ah ! j'avais mal entendu je croyais que vous aviez dit que j'étais entouré d'imbéciles.

Dominique, à son tour lâche un bruyant éclat de rire et Mr. *L'Inutile* plonge le nez dans ses gazettes en se mordant les lèvres.

Son Excellence. — Ah ! ça, il paraît que tout le monde s'amuse ici excepté moi. Les nouvelles qui nous viennent de tous les côtés n'ont pourtant rien de si agréable.

L'Inutile. — Que voulez-vous ? c'est mon ami Dominique qui pense qu'il faut prendre un peu de plaisir tandis qu'on est en place car à présent ça ne durera pas long-tems.

Dominique. — Je prie mon ami *L'Inutile* de parler pour lui-même, car je pourrais encore lui voir les talons.

L'Inutile. — Et sentir mes orteils. Hem !

Son Excellence. — Voyons, voyons messieurs, nous perdons ici notre tems en paroles inutiles. Nous sommes ici pour travailler. J'attends patiemment vos conseils, quoiqu'on dise que je veux faire tout à ma tête sans consulter personne.

L'Inutile. — Bah ! Bah ! il n'y a que ceux qui ne connaissent pas votre Excellence qui parlent de la façon. Mais, comme l'a bien dit votre Excellence, travaillons ; le pays a les yeux sur nous. J'avais parlé à votre Excellence d'un emploi qui exige une grande habileté, une grande probité, une grande activité ; j'ai un ami qui est justement ce qu'il faut à la place et la place est justement ce qu'il lui faut.

Son Excellence. — Eh bien, quelles sont les qualifications de votre candidat ? a-t-il beaucoup d'influence sur le peuple et sa nomination satisferait-elle le public ?

L'Inutile. — Quant à de l'influence il n'en a pas beaucoup, parceque des calomnieux, des rebelles ont profité des troubles politiques pour lui ravir.

Son Excellence.—Diable! enfin a-t-il des talents transcendants; est-il d'une humeur conciliatrice?

L'Inutile.—(se grattant l'oreille) en fait d'honneur je n'ai pas bien remarqué... et pour ses talents.....personne n'en dit rien.

Son Excellence.—Diable! mais c'est, je suppose un homme très-actif et dont la probité doit être proverbiale.

L'Inutile.—La probité; la probité! je ne vois pas beaucoup que cela soit indispensable; d'ailleurs il donnera caution. Par exemple il est rusé comme un renard et c'est justement ce qu'il faut. Quant à son activité, s'il ne peut remplir ses devoirs lui-même il les fera faire par d'autres; c'est tout ce que le service public demande et puis quand on travaille pour soi, l'on est toujours actif.

Son Excellence.—Il me semble à moi d'après tout ce que vous m'avez dit qu'on pourrait trouver quelqu'un de mieux fait pour cet emploi-là.

L'Inutile.—Eh! qui en doute? mais voyez-vous, en considération de quelques petits services d'autrefois j'ai promis cette place à l'ami en question et d'ailleurs il est certain que... si nous étions seuls je vous donnerais des raisons convaincantes... enfin je demande à votre Excellence cet emploi là pour mon ami comme pour moi-même!

Son Excellence.—Eh! que ne parliez-vous plus tôt. Moi j'aime la franchise et dès demain je signerai la commission.

L'Inutile tirant un parchemin de sa poche. —La voici, votre Excellence; il ne faut jamais, dit un proverbe français, remettre au lendemain ce qu'on peut faire aujourd'hui.

Dominique.—Il y a des choses plus pressées; la commission de Solliciteur-Général que votre Excellence m'a commandée hier...

Son Excellence.—Il m'est revenu quelque chose qui me fait balancer un peu; je la signerai peut-être demain.

L'Inutile.—Certainement! Son Excellence a raison; pour une chose de cette importance on ne doit pas se presser; mais pour une bagatelle comme celle-ci, autant s'en débarrasser de suite.

Il passe le parchemin à Son Excellence qui le signe.

Dominique (bas à lui-même).—Là! Au diable les proverbes français! si j'avais pensé à celui-là la commission d'hier était signée, je rendais service à l'ami du beau-frère du défenseur de celui qui doit me protéger auprès du premier ministre qui se formera et je gardais ma place! Cet Inutile est un véritable escamoteur et moi je joue de guignon.

L'Inutile.—A bien réfléchir je crois qu'on pourrait offrir à d'autres cet emploi de solliciteur général. L'individu que vous voulez mettre ne sera pas l'affaire! Vous avez vu le tintamarre des journaux! Il me semble que l'on aurait pu trouver à Québec quelqu'un qui aurait satisfait tout le monde; j'ai entr'autres...

Dominique.—Oh! pour le coup vous ne me volerez pas cette place-là.

Son Excellence.—J'ai presque donné ma parole; mais je pense qu'il vaudra mieux ne rien conclure avant de connaître le résultat de l'élection de Montréal. J'ai peur de cette chose-là comme du jugement dernier.

Dominique.—Est-il possible? Quoi! votre excellence pourrait craindre! Vous n'avez donc pas lu l'*Aurora*, le *Herald*, le *Times*? Ces braves et dévoués journaux sont sûrs de leur coup. Moi je considère qu'au moment où nous parlons Mr. Molson est élu et porté en triomphe.

L'Inutile.—Moi je lis la *Minerve* et le *Pilot* et quoique je connaisse l'impudence des journalistes je ne saurais croire qu'ils chanteraient victoire aussi effron-

lément qu'ils le font s'il n'avaient quelques données.....
Dominique. — Eh n'avons nous pas reçu encore ce matin la lettre du vénérable patriote aux cheveux.....

L'Inutile. — Au nom du ciel laissez donc là ces pauvres cheveux; ce n'est pas une raison, Sir John Colborne avait des cheveux blancs, et des beaux; et Poulett Thomson grisonnait! moi je vous dis que ce vénérable patriote voit les choas de travers et que l'*Auroré* le mène par le nez.

Son Excellence. — Avouez qu'elle a bonne prise. (Son Excellence sourit).

L'Inutile et *Dominique* rient aux éclats.

L'Inutile. — Ho! ho! ho! après un mot, comme celui-là il faut se taire. A propos, votre Excellence il y a une petite place de traducteur de vacante; on me recommande beaucoup le jeune.....

Dominique. — Comment! et il ne sait pas un mot de français ni une syllabe d'anglais.

L'Inutile. — Ça se peut; mais il n'aura jamais rien à faire; déjà trois ou quatre de ses cousins sont placés; ce serait donc une injustice, vraiment, que de le priver de ce petit emploi.

Son Excellence. — Tenez, j'aimerais bien attendre l'élection de Montréal; cette élection-là me trotte dans l'esprit; car si elle tourne contre nous il nous faudra songer à d'autres batteries, il est bon de garder autant que possible des places vides. "Une place vacante donne plus de poids à un gouvernement que quarante pleines." C'est le dernier mot que m'a dit à mon départ mon ami Stanley, et j'en veux user. Nous aurons demain des nouvelles définitives; trouvez-vous ici à la même heure pour l'ouverture des dépêches que je recevrai. Si nous réussissons vous n'aurez pas à vous plaindre de moi. Messieurs, nous avons fini notre travail pour aujourd'hui. Et Pon dit pourtant que je ne veux pas de conseils!

Son Excellence sort sans saluer personne; *L'Inutile* et *Dominique* restent un instant, se regardent sans rien dire, se font les gros yeux et s'en vont chacun de leur côté.

(Nous serons au rendez-vous avec eux.)

L'Auroré dit que Mr. Viger met au jeu la première réputation et la première fortune du pays. Pour la réputation elle est risquée. Quant à la fortune, bernique!

(Pour le Fantasque.)

CORRESPONDANCE DES SALONS.

J'entre dans une Salle bien, mais modestement décorée, le propriétaire et son épouse joyeuses bonnes gens s'y trouvaient avec des demoiselles et quelques jeunes messieurs—on y parlait de mode.

—La mode est un mal nécessaire, disait une gentille donzelle, lors de mon arrivée; je voudrais pouvoir m'y soustraire, mais le proverbe l'a trop bien dit: Il faut être sage de la folie des autres.

—Parmi les modes, il en est de sensées que tout le monde doit suivre, dit le propriétaire, d'autres indifférentes que l'on peut suivre ou auxquelles on peut se soustraire à discrétion; enfin il en est d'absurdes et d'extravagantes qui ne doivent être que l'apanage des fats et des opulents, et qui ont cela de bon qu'elles sont une

marqué propre à faire reconnaître au premier coup-d'œil, l'infériorité de trempe de ceux qui les portent.

— Je me rappelle à ce sujet, repris-je, ce mot de Voltaire : “ Dans un pays où tout le monde allait pieds nus, le premier qui fit faire une paire de souliers avait-il du luxe ? ” Les modes propres à procurer des commodités, des plaisirs honnêtes, à orner la beauté sont non seulement tolérables ; mais dignes d'occuper une place dans la science.

— Mais à ce sujet, dit un des jeunes gens, avez-vous lu le discours de M... sur le Journal de Québec. Assurément le style et l'esprit de ce morceau font honneur à son auteur, qui doit être un fameux démocrate ; mais un passage sur les couvertes n'a pas toute mon approbation, et je ne sais comment accorder l'esprit avec le fanatisme qu'on rencontre également ; d'ailleurs je ne puis m'imaginer quel grand mal les sauvages ont fait à notre orateur pour qu'il en ait si grande peur.

C'est vrai, fit une charmante bouche, l'orateur quelque soit son mérite aurait mieux fait de discuter le pour et le contre du capot, ou n'en point dire un mot, que de le rejeter parce que c'est un habit sauvage. Pour moi il me plairait mieux de porter une collette de laine à la fois jolie et modeste que d'être chargée de l'embarassant attirail de pelleteries et d'étoffes achetées par des sacrifices souvent absurdes.

— Et moi s'écria par sympathie quelqu'un qui avait suivi avec entrainement les mouvements de la jolie bouche, j'aime mieux, par exemple, être commodément couvert d'un rapot de couverture que d'avoir les oreilles lacérées par un col à l'empois aussi inutile et ridicule qu'incommode.

Les costumes, dit le propriétaire, ne doivent se recommander que par eux-mêmes. Peu importe leur origine s'ils sont bons ; et fussent-ils de la plus noble ligne, nous devons les rejeter s'ils sont mauvais. Bien fou serait celui qui préférerait par une pluie battante la robe d'un ministre à la blouse de peau de loup-marin d'un Esquimaux.

Dans tous les cas je ne vois pas qu'il soit permis à qui que ce soit de signaler publiquement de jeunes Demoiselles respectables dont la réputation est à l'abri de toute critique, et ayant pour les diriger dans le monde des protecteurs aussi particuliers et aussi clairvoyants que notre censeur.— *Au revoir.* —

UN SAUVAGE.

P. S. Permettez-moi d'ajouter, Mr. le rédacteur, avant de finir, qu'une remarque insulière a été faite par la plupart des personnes présentes, c'est que le discours en question est écrit en un style admirablement clair, élégant, concis et même classique dans toute la partie qui critique les modes en France et que les deux seules phrases qui ont rapport au Canada sont ridiculement triviales, incorrectes, et contrastent maladroitement avec le reste. Sans vouloir tirer aucune induction injurieuse j'ai pourtant cru qu'on pouvait exiger au moins que ceux qui veulent exercer leur satire sur les modes du pays, le fassent avec esprit et bon goût. Pourquoi ferait-on plus d'honneur aux ridicules de la France qu'aux ridicules du Canada ?

•• Nous accusons réception de la lettre de CASTIGATOR ; mais comme il ne nous donne pas son nom et que nous n'avons pas sous la main l'ouvrage d'où il prétend avoir tiré son discours sur la mode nous ne pouvons pas la reproduire sans avoir la garantie d'un nom ou du moins l'assurance que son avancé est correct. Il verra qu'un autre correspondant traite aussi ce sujet mais sous un point de vue différent.